

PROMETS-MOI
D'ÊTRE HEUREUX

CÉLESTIN ROBAGLIA

PROMETS-MOI D'ÊTRE HEUREUX

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2018, Éditions Solar
© 2019, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-155-7

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Les plus grands bouleversements de notre vie se passent dans l'anonymat. Le tsunami touche le rivage des heures après la fin du tremblement de terre qui l'a causé ; quelle que soit son ampleur, quelle que soit la transformation radicale qu'il imprimera sur notre existence, à l'instant précis où ça se passe, absolument rien ne change. L'onde de choc se propage au rythme qui lui est propre, sans que cela nous affecte le moins du monde tant qu'elle ne nous a pas atteints. Pendant ce laps de temps, des humains s'activent, souffrent, s'aiment. Ils vivent sans songer à la fin qui est déjà sur eux. Durant ce sursis

singulier, la vie continue comme elle est... jusqu'à l'impact.

À l'instant précis où ça a lieu, je finis de ranger les dossiers de la journée dans le tiroir de mon bureau. Je vérifie une dernière fois que rien ne traîne avant de quitter l'open space, direction le métro, puis mon petit deux-pièces. Un collègue de travail, employé de la même compagnie d'assurances, me rejoint juste avant que je sorte de l'immeuble.

— Tu as vu ça ? me demande-t-il en me montrant l'écran de son Smartphone. Météo France vient de lancer une alerte orange sur la moitié ouest du territoire. Paraît que ça rafale sévère en ce moment, tu parles d'un mois de juillet ! À mon avis, on va avoir du pain

sur la planche demain, il va y avoir de la tôle froissée, et pas que !

À cette annonce, je ressens un étrange pincement au cœur, que j'évacue aussitôt d'un haussement d'épaules. Mes pensées sont déjà loin d'ici, et les considérations professionnelles de mon collègue me glissent dessus sans autre effet que cette curieuse sensation. Je me contente de le saluer d'un hochement de tête avant de prendre la direction du métro.

— À demain, Gabriel, me lance-t-il en enfourchant son scooter.

À l'instant précis où ça a lieu, Nominoë, étalé de tout son long sur le canapé de cuir usé, se réveille de sa sieste. Son esprit comateux flotte

encore à la frontière trouble qui sépare le monde des rêves de la réalité, laissant ses plus tragiques souvenirs roder à la lisière de son esprit ; la désertion de son père, la mort de sa mère, la trahison de son unique amour... Il frotte ses yeux, ses joues râpeuses, attrape d'une main fébrile la manette qui traîne par terre, active d'un clic la console restée allumée, puis charge sa dernière sauvegarde. L'écran de contrôle de son avatar apparaît. Il équipe ce dernier d'un heaume d'argent et d'une lame bénite aux reflets irisés, puis le fait entrer dans un sombre donjon, préférant affronter les démons virtuels du jeu vidéo plutôt que ceux qui hantent son âme.

Quelques poignées de secondes avant que tout ça n'ait lieu, la petite fille est sens dessus dessous. Le véhicule est secoué par des rafales qui se succèdent, et la route est à peine visible sous le déluge. Aziliz n'avait jamais eu peur des éléments avant, mais là, elle est terrorisée par la violente tempête qui se déchaîne tout autour. Plus encore, elle se sent submergée par une incroyable tristesse, une déchirure dans son être profond qui lui fait monter les larmes aux yeux sans qu'elle en comprenne l'origine. Un tremblement intense gagne peu à peu tout son corps. Les mots jaillissent alors, sans qu'elle les ait pré médités.

— Maman, papa...

La femme sur le siège passager se retourne.

— Oh ! ma chérie ! Qu'est-ce qui t'arrive, demande-t-elle en découvrant le visage de son enfant brouillé par les pleurs. C'est l'orage ?

— Non, enfin, je ne crois pas... Il faut juste que vous sachiez : je vous aime tant, annonce-t-elle avec une solennité vibrante.

Sa mère sourit avec une infinie tendresse.

— Ma petite princesse...

C'est à cet instant, à cet instant précis, que la lumière des phares du véhicule arrivant latéralement transperça de part en part l'habitacle de la petite voiture.

1

Au commencement, il n'y avait rien. Pas de lumière, pas le moindre son. C'était avant l'obscurité et le silence, avant même l'espace et le temps ; un néant infini. Soudain, il y eut tout. C'était très mélangé au départ, mais tout était déjà là, dès le premier instant : les électrons et autres particules élémentaires qui s'uniraient pour donner des atomes, qui eux-mêmes formeraient les étoiles, puis les galaxies... L'univers entier est apparu comme ça, d'un coup. C'est probablement le plus grand mystère qui soit. Le vide, l'absence, je comprends. C'est logique, même, tout incline à croire qu'il n'aurait rien

dû y avoir. Oui, mais voilà, il y a... Peut-être que la seule chose qui existe réellement se résume à ma pensée dérivant sur les origines du grand Tout et à ces sensations qui me traversent ; la pression de mon corps contre le strapontin, l'odeur de sueur et de tabac froid de mon voisin de droite, la lumière clinique des néons éclairant la rame... Peut-être. Néanmoins, même si tout se résumait à cette expérience sordide, celle-ci suffirait pourtant à invalider l'hypothèse du néant. Certains disent que tout cela est la création de Dieu. Qu'ils aient tort ou raison ne change rien à la question. Le miracle est qu'il y ait quelque chose. Que cette chose soit l'œuvre de Dieu ou non est secondaire.

D'aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours cherché à comprendre, à donner un sens à tout ça. S'il y en a un, je ne l'ai jamais trouvé... Cela fait aujourd'hui très exactement vingt-sept ans que j'erre dans cette chose incohérente qu'on nomme l'existence. Si je fais le bilan de ma vie, là, assis sur mon strapontin, je ne suis pas sûr du tout de vouloir signer pour un nouveau tour de manège. Oui, mais voilà, je ne suis pas seul dans l'équation... Je balaie du regard les gens amassés dans la voiture. La plupart d'entre eux, regard vissé sur leur Smartphone, sont déconnectés du monde extérieur. Ils ne remarquent pas la jeune femme qui pleure discrètement, courbée sur son siège, ou le SDF qui agite sous leur nez

son gobelet en plastique. L'existence est le plus grand miracle qui soit, et les gens passent leur temps à la fuir. Je ne les juge pas. Avec mes questionnements tordus qui tournent en boucle dans ma tête, je fais comme eux. Je suis dans ma bulle intérieure. Comment faire autrement quand on constate que toute cette immense machinerie, issue du big bang, du déploiement de l'espace-temps et de la fusion stellaire, aboutit à ça : une scène quotidienne et ordinaire du métro parisien. Une voix monocorde annonce l'arrivée à Nation : « Terminus, tous les voyageurs sont invités à descendre. » Comme les autres, je descends. Comme tout le monde. Comme toujours.